

prisonniers des Néo-Sibériens de l'archipel Liakhoff, elle se compliquait encore de la présence d'Ortik et de Kirschief. Qui sait si ces deux scélérats ne cherchaient pas à tirer profit de cette rencontre si inattendue ? Heureusement, ils ignoraient que le voyageur, attaqué par eux sur la frontière alaskienne, fût le comte Narkine, un condamné politique évadé de la forteresse d'Iakoutsk, que M. Serge fût ce fugitif, qui cherchait à rentrer en Russie en se mêlant au personnel d'une troupe foraine. S'ils l'avaient su, ils n'auraient certainement pas hésité à servir de ce secret, à faire du chantage vis-à-vis du comte Narkine, à le livrer même aux autorités moscovites, en échange d'une grâce ou d'une prime consentie en leur faveur. Mais on pouvait-on craindre que le hasard révélât un secret dont les époux Cascabel avaient seuls connaissance ?

Du reste, Ortik et Kirschief continuaient à vivre isolément, bien qu'ils fussent très décidés, le cas échéant, à joindre leurs efforts à ceux de M. Serge pour recouvrer leur liberté.

Ce qui n'était que trop évident, c'est qu'il n'y avait rien à tenter pendant cette période hivernale de l'année polaire. Le froid était devenu excessif, au point que l'air humide, rejeté par la respiration, se transformait en neige. Le thermomètre descendait parfois à quarante degrés au-dessous du zéro centigrade. Même avec des temps calmes, il aurait été impossible de supporter une telle température. Cornélia et Napoléone n'osaient plus sortir de la *Belle-Roulotte*, et, d'ailleurs, on les en eût empêchées. Aussi, combien ces journées sans soleil, ou plutôt ces nuits de près de vingt-quatre heures, leur paraissaient interminables !

Kayette, il est vrai, habituée aux hivers du Nord-Amérique, ne craignait pas de braver le froid du dehors. C'est également ce que faisaient les femmes indigènes. Elles vaguaient à leurs travaux habituels, vêtues d'une double robe de peau de renne, enveloppées du palk de fourrure, chaussées de bas en pelletterie et de mocassins en cuir de phoque, coiffée d'un bonnet garni de peau de chien. On ne leur voyait même pas le bout du nez -- ce qui n'était pas à regretter, semblait-il.

M. Serge, M. Cascabel, ses deux fils et Clou-de-Girofle, étroitement serrés dans leurs fourrures, faisaient quotidiennement la visite obligatoire à Tchou-Tchouk, ainsi que les deux matelots russes, auxquels on avait procuré de chaudes couvertures.

En somme, les habitants de la Nouvelle-Sibérie n'hésitent point à sortir, quelque temps qu'il fasse. Ils chassent à la surface des longues plaines, durcies par le froid, se désaltérant de neige, se nourrissant de la chair des animaux qu'ils tuent en route. Leurs traîneaux, très légers, fabriqués avec les maxillaires, les côtes et les fanons de baleine, sont montés sur des patins ou raquettes qu'ils garnissent d'une couche de glace en les arrosant au moment du départ. Ils ont pour attelage des équipages de rennes, qui leur rendent d'excellents services. Quant à leurs chiens, de race samoyède, ils ressemblent à des loups, dont ils ont d'ailleurs la férocité ; ils sont hauts sur pattes, et doublés d'une épaisse fourrure noire et blanche ou jaune et brune.

Lorsque les Néo-Sibériens voyagent à pied, ils chaussent la longue raquette, le "ski", autrement dit le patin à neige, avec lequel ils franchissent rapidement de vastes espaces, sur le bord des détroits qui séparent les diverses îles de l'archipel, en suivant les "tundras", bandes de terre le plus ordinairement formées sur la lisière des rivages arctiques.

Les indigènes des Liakhoff sont très inférieurs aux Esquimaux de l'Amérique septentrionale pour la fabrication des armes. Arcs et flèches, voilà tout ce qui constitue leur arsenal offensif et défensif. Pour engins de pêche, ils possèdent des harpons, avec lesquels ils attaquent la baleine, et des filets qu'ils tendent sous les "grundis", sortes de glaces de fond, où les phoques se laissent prendre. Ils font aussi usage de lances et de couteaux dans leurs luttes contre les morses -- ce qui n'est pas sans quelque danger, car ces animaux sont des mammifères redoutables.

Mais le fauve, dont ils ont surtout à appréhender la rencontre ou l'attaque, c'est l'ours

blanc, que les froids intenses de l'hiver, la nécessité de se procurer un peu de nourriture après de longs jours de jeûne, poussent quelquefois jusqu'aux villages de l'archipel. Il faut le reconnaître, là, ces indignes font preuve de bravoure ; ils ne fuient pas devant le puissant animal dont l'abstinence accroît la férocité ; ils se jettent sur lui, résolument, le couteau à la main, et la lutte finit le plus souvent à leur avantage.

A plusieurs reprises, en effet, la famille Cascabel fut témoin d'une agression de ce genre, dans laquelle l'ours polaire, après avoir grièvement blessé plusieurs hommes, ne tarda pas à succomber sous le nombre. Toute la tribu accourut alors, et le village fut en fête. Quelle aubaine que cette chair d'ours -- excellente, paraît-il, pour des estomacs sibériens ! Les meilleurs morceaux allèrent, comme de juste, figurer sur la table ou plutôt dans l'écuelle de Tchou-Tchouk. Quant à ses très humbles sujets, ils eurent chacun une petite part de ce qu'il voulait bien leur laisser. De là, une occasion de se livrer à des libations prolongées, qui amenèrent l'ivresse générale -- ivresse produite par l'absorption d'une liqueur composée avec les jeunes pousses de salix et de rhodiola, les sucres de l'airelle rouge et ces baies jaunes de marais, dont on fait une abondante récolte pendant les quelques semaines de la saison chaude.

En réalité, les ours sont rares dans ces archipels, et il n'y a pas à compter sur ce gibier, dont la capture ne laisse pas d'être fort périlleuse. Aussi la viande de renne forme-t-elle le fond de l'alimentation indigène, et les femmes préparent avec le sang de l'animal une soupe qui n'excite jamais chez les Cascabel qu'une invincible répugnance.

Si l'on demande comment les rennes peuvent vivre pendant l'hiver, on répondra simplement que ces animaux ne sont point gênés de découvrir leur nourriture végétale même sous l'épaisse couche des neiges. D'ailleurs, d'énormes provisions de fourrages sont récoltées avant les premiers froids, et cela suffit à l'alimentation des milliers de ruminants que renferment les territoires de la Nouvelle-Sibérie.

"Des milliers !... Et dire qu'une vingtaine, sans plus, feraient si bien notre affaire !" répétait M. Cascabel, en se demandant de quelle façon il parviendrait à remplacer son attelage.

Il est à propos, ici, d'insister sur ce fait, que les habitants des îles Liakhoff sont non seulement idolâtres, mais extrêmement superstitieux, qu'ils rapportent tout à leurs divinités, et obéissent en aveugles aux idoles fabriquées de leurs propres mains. Cette idolâtrie passe toute croyance, et, entre tous, le grand chef Tchou-Tchouk pratiquait sa religion avec un fanatisme que ses sujets partageaient volontiers.

Chaque jour, Tchou-Tchouk se rendait à une sorte de temple, ou plutôt de lieu sacré, nommé le Vorspiik, c'est-à-dire "la grotte aux prières." Les divinités, représentées par de simples poteaux de bois peinturlurés, étaient rangées au fond d'une excavation rocheuse, dans laquelle les indigènes se prosternaient tour à tour. Ils ne poussaient point l'intolérance, jusqu'à interdire aux étrangers de s'approcher du Vorspiik ; au contraire ils les invitaient à venir. Aussi M. Serge et ses compagnons purent-ils satisfaire leur curiosité en visitant les idoles néo-sibériennes.

A l'extrémité de chacun de ces poteaux grimpaient de hideuses têtes de volatiles, yeux ronds et rouges, becs formidables largement ouverts, crêtes osseuses qui se recourbaient en cornes. Les fidèles venaient s'étendre au pied de ces poteaux, ils y collaient leurs oreilles, ils faisaient leurs prières, et, bien que le dieu ne leur eût jamais répondu, ils s'en allaient avec la persuasion d'avoir entendu sa réponse -- réponse généralement conforme à la secrète pensée de l'adorateur. Lorsqu'il s'agissait d'une question relative à quelque nouveau tribut que Tchou-Tchouk voulait imposer à ses sujets, ce roubleur ne manquait pas d'obtenir l'approbation céleste, et pas un de ses sujets n'eût résisté à un ordre venu de si haut.

Un jour de chaque semaine, il y avait une cérémonie religieuse plus importante, en ce sens que les indigènes s'y rendaient en grande pompe. Qu'il fit un froid intense, que le chasse-neige se déchaînât avec une violence de coups de faux,

lancés au ras du sol, personne n'hésitait à suivre Tchou-Tchouk au Vorspiik. Et, depuis l'arrivée de la *Belle-Roulotte*, sait-on comment hommes et femmes s'accoutraient pour ces solennités ? Avec les oripeaux volés à la famille, qu'ils portaient pardessus leurs vêtements, les maillots déteints de M. Cascabel, les jupes défraîchies de Cornélia, les casques de leurs enfants, le casque à panache de Clou-de-Girofle ! Et le piston dans lequel l'un soufflait à perdre haleine, le trombone dont l'autre tirait des sons invraisemblables, et le tambour, la grosse caisse, tous ces instruments d'un orchestre forain, qui contribuaient par leur assourdissant vacarme à l'éclat de la fête !

C'est alors que M. Cascabel hurlait contre ces coquins, contre ces voleurs, qui se permettaient d'user ses costumes, qui risquaient de désarticuler son trombone, de fausser son piston, de crever sa grosse caisse !

"Canailles !... Canailles !" répétait-il, et M. Serge lui-même ne parvenait pas à le calmer.

En se prolongeant de la sorte, la situation commençait à devenir énervante, tant s'écoulaient lentement les jours et les semaines ! Et puis, quelle serait la fin de cette aventure, si même elle en avait une ? Toutefois, le temps qui ne pouvait plus être employé aux exercices -- et M. Cascabel pensait que son personnel serait singulièrement rouillé quand il arriverait à la foire de Perm, -- ce temps ne s'écoulait pas sans quelque profit. Dans le but de réagir contre le découragement, M. Serge ne cessait d'intéresser ses auditeurs par ses récits et ses leçons.

En revanche, M. Cascabel avait voulu lui apprendre plusieurs tours de passe-passe et d'escamotage -- pour son plaisir, disait-il. Mais, en réalité, cela pourrait servir à M. Serge, s'il devait jamais jouer au naturel le rôle de saltimbanque, afin de mieux tromper la police moscovite. Quant à Jean, il s'occupait de compléter l'instruction de la jeune Indienne. L'élève s'exerçait à lire et à écrire sous la direction de son jeune professeur. Kayette avait une si vive intelligence, et Jean montrait tant de zèle pour la développer ! Était-il donc dit que ce brave garçon, si passionné pour l'étude, si heureusement doué, ne serait jamais qu'un pauvre forain, qu'il ne parviendrait pas à s'élever dans l'ordre social ? Mais, cela, c'était le secret de l'avenir, et quel avenir était réservé à cette famille, au pouvoir d'une tribu sauvage, sur les dernières limites du monde connu ?

En effet, les exigences de Tchou-Tchouk ne paraissaient pas devoir se modifier. Ses prisonniers, il ne les relâcherait point sans rançon, et il ne semblait guère qu'un secours pût leur venir du dehors. Quant à l'argent réclamé par ce rapace souverain des îles Liakhoff, comment arriverait-on à se le procurer ?

Il est vrai, les Cascabel possédaient un trésor -- sans le savoir. C'était la pépite, la fameuse pépite du jeune Sandre -- du moins le gamin n'avait aucun doute au sujet de sa valeur. Lorsque personne ne le voyait, il la tirait de sa cachette, il la contemplait, il la frottait, il la polissait. Certes, il n'eût point hésité à la sacrifier pour désintéresser Tchou-Tchouk et racheter sa famille. Mais un morceau d'or, sous cette forme et cette apparence de caillou, jamais le "Chou-Chou" de son père n'eût voulu l'accepter pour de l'argent comptant. Aussi, Sandre s'en tenait-il à son idée d'attendre le retour en Europe, et là, il saurait bien changer sa pépite contre du bon or monnayé, qui remplacerait avantageusement les dollars volés en Amérique !

Rien de mieux, en somme, si ce retour en Europe pouvait jamais être effectué. Or, il n'y avait pas apparence qu'il fût proche ! Et c'est bien ce dont se préoccupaient les deux malfaiteurs, que la mauvaise fortune avait jetés sur le chemin de la famille Cascabel.

Un jour, -- 23 janvier, -- Ortik se présenta à la *Belle-Roulotte*, afin de s'entretenir avec M. Serge, Jean et son père, à propos de leur rapatriement. En réalité, son but était de savoir ce que les prisonniers comptaient faire pour le cas où Tchou-Tchouk leur permettrait de quitter l'île Kotelnýi.

Et tout d'abord :

"Monsieur Serge, demanda-t-il, lorsque vous êtes parti de Port-Clarence, votre intention était-elle d'hiverner en Sibérie ?